

JURION (*Floribert*), Ingénieur-agronome, Président-Directeur général de l'INEAC, Membre de l'Académie (Vellereille-les-Brayeus, Hainaut, à la ferme de Bonne-Espérance, 8.4.1904 - Havay, 27.5.1977).

F. Jurion fait ses humanités au petit Séminaire du même nom, dont la ferme est une annexe. L'abbé Nestor Wallez lui charpente le caractère. A 17 ans, le voilà à l'université ; il suit les cours d'agronomie et à 20 ans sort avec le diplôme d'ingénieur agricole, conquis avec grande distinction.

A 21 ans, il entre à l'armée et y devient candidat officier de cavalerie, ce qui lui vaudra plus tard de grandes satisfactions.

A 22 ans, il revient à la ferme dirigée par son père, ingénieur agricole. Il s'emploie à gérer l'exploitation, mais il n'y restera que deux ans.

Pris par le goût de l'aventure, le goût de faire du neuf, le goût de tailler dans le drap, il ne veut plus suivre le sillon tracé par d'autres et décide de partir au Congo. Ses parents ont compris qu'une destinée nouvelle l'attend. Le professeur Leplae, ami et condisciple de son père, le prend sous son égide. Floribert Jurion l'accompagne dans un grand voyage qu'il fait au Congo. A son contact, il apprend que l'agriculture au Congo, bien qu'ayant des bases comparables à celles d'Europe, possède une amplitude plus vaste, comportant des obligations sacrées.

Il débarque à Mahagi (Congo), le 8 décembre 1928. Après avoir visité les colons agricoles de l'Ituri, il est introduit à la ferme de Nioka et en reprend la direction le 1^{er} avril 1929. Neuf mois après, il passe avec la station au service de la régie des plantations.

Rentré en Belgique en 1932, il s'inscrit à Louvain aux cours d'agronomie tropicale et devient ingénieur d'agronomie tropicale avec la grande distinction.

C'est le 22 décembre 1933 que le Roi Albert signe l'acte de naissance de l'Institut National pour l'Etude d'Agronomie du Congo belge, l'INEAC. Pour ainsi dire tout le personnel de la régie des plantations passe à l'INEAC où l'esprit de recherche dominera, laissant aux stations expérimentales le soin de démontrer la rentabilité des affaires agricoles congolaises.

Pendant son séjour à Nioka, où il devint chef de secteur le 1^{er} juillet 1935, sa personnalité se manifeste. Il s'astreint à comprendre et à expliquer pour l'Afrique les notions d'élevage manifestant ainsi sa formation ancestrale doublée de son expérience tropicale. Il publie l'« Amélioration du cheptel bovin indigène », puis « Le Mouton à laine au Congo belge ».

Tout en continuant ses recherches sur le bétail indigène, il ne néglige pas les grandes cultures et dès 1937, publie « La brûlure du Cafier Arabica » et la « Fécondation des fleurs du Coffea arabica ».

Le 1^{er} mai 1937, après 2 ans comme chef de secteur, il est promu directeur général, et délégué en Afrique du Comité de Direction. Il a 33 ans.

Le 10 mai 1940, c'est la guerre ! Le gouverneur général, Pierre Ryckmans déclare « Le Congo belge est dans la guerre, l'actif le plus important de la Belgique. Il est tout entier au service de l'alliance et par elle au service de la Patrie. S'il faut des hommes, je donnerai des hommes ; s'il faut du travail, je donnerai du travail ! » Il donna les deux !

Le personnel étant mobilisé, les ingénieurs agronomes rappelés, Jurion fit la prouesse d'entretenir le minimum mais d'augmenter la production de caoutchouc, de quinquina et de pyrèthre.

En 1945, il démarre à nouveau tous les travaux des centres et des stations. Il continuera son action jusqu'en 1960 et atteindra pour l'institution un époulement remarquable et une période de splendeur jamais égalée.

Au moment où l'on quittait l'économie de guerre, G.E. Sladden venait d'être nommé directeur général de l'agriculture au Congo. Il n'eut aucune peine à

collaborer avec Jurion, notamment dans l'établissement des paysannats indigènes et la multiplication des éléments sélectionnés par l'INEAC.

C'est en 1947 que fut organisée par Jurion et ses collaborateurs la semaine agricole de Yangambi à laquelle participèrent de nombreuses personnalités belges et étrangères. A cette occasion fut inauguré à Yangambi le buste d'Edmond Leplae qui avait défini les règles de l'Agriculture congolaise, créé la régie des plantations et dont l'INEAC était l'aboutissement logique.

En 1948 se tint à Goma la première conférence internationale des sols africains ; y participaient des Français, Anglais, Portugais, Sud-Africains et Belges. Jurion y tint une place éminente. Ce fut là l'origine du Bureau des Sols à Paris.

Tom Marvel écrivait en 1948 :

... les chercheurs de l'INEAC du plus élevé au plus humble paraissent déborder d'un enthousiasme altruiste dans l'accomplissement de leurs tâches. Ils ont la vision d'un grand idéal. Ils voient au Congo une magnifique occasion de réaliser une coopération entre blancs et noirs dans le but de développer harmonieusement et progressivement le pays, en se partageant ensuite équitablement le fruit des efforts communs. C'est réellement une splendide vision : c'est celle d'un nouveau Congo. Elle fait aujourd'hui de l'INEAC l'organisme le plus vital et le plus constructif travaillant au Congo.

Le 23 juin 1949, Jurion, revenu en Europe, fut promu président-directeur général de l'INEAC, dont l'ancien Ministre Godding assure la présidence de la commission administrative suivie bientôt par le Prince Albert.

Dès 1951, dans un article intitulé « La conservation des sols au Congo belge », Jurion ne voyait qu'un système : celui d'établissement du paysan indigène sur une terre dont les cultures alterneraient avec des jachères ; le raccourcissement progressif de celle-ci résulterait d'un apport d'engrais minéraux et de l'utilisation de plantes herbacées à chevelu radiculaire bien développé.

En août 1954, il préside à Léopoldville le 5^e Congrès international de la Science du Sol, groupant 200 spécialistes représentant 21 nations.

En un laps de temps relativement court, un travail considérable fut réalisé en faveur de l'agriculture congolaise « par la Science pour la Science » (R. Cornet). Il y a d'abord et principalement Yangambi avec une vingtaine de divisions, de bureaux, avec une bibliothèque comptant en 1959, 40 000 ouvrages, un herbier de plus de 50 000 spécimens et un service pédologique interafricain. « On y éprouvait une impression de grande beauté et en même temps de sécurité » (R. Cornet).

La mission de l'Institut à accomplir dans le développement agricole est claire : son activité se manifesterait surtout dans le domaine des recherches de base. L'application des résultats acquis, l'effort d'éducation et de propagande agricole seront toujours du ressort des services officiels de l'agriculture, la vulgarisation de la recherche étant réalisée grâce à une collaboration permanente de l'institut avec lesdits services.

Même ainsi limitée, l'activité de l'INEAC était énorme. Installé dans chacun des grands milieux écologiques du Congo belge et du Ruanda-Urundi, un vaste réseau de stations de recherches, de plantations expérimentales et de centres d'essais couvre l'Afrique centrale d'une trame serrée que viennent compléter de nombreuses stations d'adaptation locale.

Diverses organisations issues de l'INEAC montrent le champ extrêmement étendu de ses travaux. Que dire des résultats impénétrables des recherches en écologie, climatologie, météorologie, botanique, zoologie, sylviculture, entreprises en Belgique. Les 10 volumes de la Flore sont là pour témoigner de l'activité de certains centres belges ou zairois. C'est à Louvain, le laboratoire de colloïdes des sols ; c'est à Bruxelles, la large participation de l'INEAC aux commissions de mécanique agricole et du bois congolais groupant les laboratoires de la Faculté des Sciences agronomiques de Gembloux, de l'Université Catholique de Louvain, des laboratoires de Teruren. C'est à l'Université Libre de Bruxelles les recherches sur les besoins minéraux des plantes.

C'est à Bruxelles enfin la bibliothèque riche de plus de 30 000 ouvrages et qui enregistre chaque année l'entrée de 700 revues et périodiques. En collaboration avec le *Bulletin agricole du Congo*, l'INEAC édite trimestriellement un bulletin d'information où sont relatées les études préliminaires et les notes fragmentaires des divers services. L'ensemble des travaux originaux se monte à 326 volumes scientifiques ou techniques et à 13 volumes de communications au bulletin d'informations.

Cet ensemble impressionnant, Jurion en fut le chef indiscutable faisant honneur à l'INEAC, et à tout son personnel, blanc et noir.

Il eut le très grand privilège de présenter la synthèse des réalisations de l'INEAC à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958. Il en était légitimement fier et montrait, avec grandeur, quelle que fut la qualité des visiteurs, les divers aspects du travail de ses collaborateurs.

Et que dire encore des paysannats indigènes où l'on s'efforçait pour économiser la terre, éviter tout gaspillage et lutter contre l'érosion, de fixer l'autochtone sur une série de parcelles comprenant cultures et jachères. Jurion en fut le grand animateur, ayant sur ce chapitre des idées communautaires allant à l'encontre des conceptions individualistes de certains. En 1960, pas moins de 250 000 familles étaient groupées dans ce sens. Les paysannats avaient été précédés de paysannats-pilotes près de centres principaux de l'INEAC. Le principe consistait à faire des recherches d'appropriation, d'y planter les indigènes en leur déterminant une rotation adéquate, jachères comprises, évitant ainsi la dispersion des champs, le semi-nomadisme et les défrichements désastreux. Les cultures étaient donc groupées en des ensembles se prêtant à l'usage de machines agricoles et à l'application d'engrais minéraux.

Tâches donc très longues qui faisaient dire à Raymond Cartier : « Ayant pris à une date historiquement très récente une sylve dans laquelle ni la roue, ni l'écriture, ni la charité n'avaient jamais pénétré, les Belges semblaient, avec une rapidité déconcertante, faire de ces habitants des hommes utiles, étape indispensable pour qu'ils deviennent des hommes libres ».

Et nous voici en juillet 1960, moment de l'Indépendance congolaise. C'est la période la plus douloreuse de sa vie où son Univers de foi et d'espérance s'écroulait, sans qu'il puisse y apporter le moindre palliatif.

Qu'à cela ne tienne ; il ne se décourage pas, gardant toujours une lueur d'espoir. Un organisme de droit belge, l'IBERSOM se constitue et groupe les anciens rentrés du Congo. Il préside la section agronomique et s'efforce d'y entraîner les anciens agronomes de l'INEAC, de l'Etat et du secteur privé.

Bientôt l'IBERSOM disparaît par manque d'argent.

Qu'importe ! Il croit toujours ; il croit pouvoir retourner en Afrique et, à partir d'Yangambi, remettre les stations au travail. L'organisation de droit belge ayant disparu, il espère pouvoir remettre l'INEAC sur ses rails en créant un organisme de droit congolais, où les Européens dépendraient avec les Africains d'un collège mixte comprenant Belges et Congolais. Malheureusement pour le projet, le ministre de l'agriculture du Congo refusa.

Il a toujours eu son âme de lutteur, tenace, opiniâtre, mais gardant toujours le sens de l'humain, doublé d'une grande magnanimité. C'est cela que certains très hauts personnages n'avaient pas compris : lutter pied à pied pour sauver son cher INEAC, pour grouper ses agronomes, pour maintenir homogène cette force dont il mesurait, mieux que tout autre, la grandeur pour l'utiliser le plus opportunément possible.

Il aurait voulu faire une encyclopédie de l'agriculture tropicale avec une monographie par plante dans la collection « La Maison Neuve ». Comme la Belgique est petite et que son action est limitée, il voulait,

par les méthodes modernes, avoir une haute technicité dans la recherche et ses applications et former ainsi les ingénieurs destinés à coiffer de très haut le développement agricole des pays où ils se rendraient.

En 1954, il fait partie du Conseil consultatif de la coopération au développement et assume la présidence d'INTERAGRO. Il y mène l'enquête d'où sortit l'Inventaire du Potentiel belge de la Recherche scientifique agronomique tropicale.

C'est le 20 octobre 1965 que le Hainaut lui octroya son Prix quinquennal pour ses grands mérites internationaux.

Au cours de ces années, il prépare son livre qui devait être son testament; il y mit toute son âme, toutes ses connaissances, toute son expérience et surtout son grand savoir. Déjà en 1965, le premier fascicule paraît sous la signature de J. Henry et F. Jurion. Il y exprime sa philosophie et prend date quant à l'organisation de l'agriculture dans les pays en voie de développement. Et c'est en 1967 qu'il publie, avec J. Henry, ce gros ouvrage de 500 pages, constituant une brillante synthèse de ses connaissances: «De l'agriculture itinérante à l'agriculture intensifiée». Il fut traduit en anglais en 1967.

C'est en 1965 qu'il accepte de présider aux destinées des anciens ingénieurs, prenant cette charge avec la volonté de s'y consacrer entièrement et d'en supporter les obligations. Vint la scission de l'association; il la mena avec beaucoup de doigté et de dignité, gardant en toutes choses le respect et l'estime des frères flamands.

A la Fédération des Ingénieurs agronomes de Belgique, la FEDIA, il exerça la présidence avec dévouement. Il négocia l'affiliation à la FABI avec succès et y repréSENTA les ingénieurs agronomes aussi longtemps que sa santé le lui permit.

Ce fut également l'époque de la réforme des études agronomiques. Il s'y consacra avec tout le sérieux de son caractère et de ses conceptions agronomiques.

En 1968, il participa de ses propres deniers au 8^e Congrès de la Société internationale du Sol, en Russie et en Roumanie; il parcourut ces pays pour en apprécier le développement agronomique.

Puis ce fut Madagascar où il se rendit cinq fois pour la BIRD et le FED. Cet organisme le chargea de missions au Sénégal. La Malaisie et les pays du Mékong le virent plusieurs fois travaillant au développement de la recherche agronomique par la FAO. Le PNUD l'envoya en Ethiopie, au Gabon, à St-Domingue et enfin en Côte-d'Ivoire. Il se rendit aussi à Ibadan pour apprécier les programmes agricoles de l'Institut international d'Agriculture du Nigeria. Enfin en 1971, la Cornell University l'appela à Ithaca (U.S.A.) pour y présenter son livre dans des conférences mémorables.

Fin 1972, il fait un exposé à Gembloux sur les milieux écologiques et la spéculation agricole. Il y comprend l'aspect écologique de la spécialisation agricole mais aussi les facteurs socio-économiques qui l'influencent. En vrai terrien, traditionnellement attaché aux problèmes agricoles nationaux par son éducation et aux problèmes du tiers monde par son expérience, il considère que l'agriculture devrait s'inspirer de principes écologiques et développer ce qui rationnellement coïncide avec l'optimum local. Ainsi l'Europe occidentale connaîtrait l'élevage intensif de nature à combler le déficit en viande, et les tropiques se consacreraient à la culture de plantes à très hauts rendements industriels, telle la canne à sucre. Il termine par ces mots: «Il faut s'adapter, se dégager des situations figées et protégées, sortir de la routine et imaginer des solutions à tester avant application; c'est donc le temps d'inventer!»

Voilà l'homme tel qu'il était, jouissant de qualités peu ordinaires, brillamment intelligent, droit, exigeant la rectitude d'action, sans compromission. Il avait soif de justice sociale et condamnait ce qui présentait la moindre forme d'injustice. Il aimait les hommes, très exigeant sans doute mais aussi très compréhensif de situations particulières. Il avait

horreur des pédants et savait leur dire son mépris. Son devoir, il le pressentait et le réalisait avec obstination, sans jamais faillir.

L'inoubliable Yangambi, il ne l'a plus revu. C'était le symbole de sa vie, de ses affections. Il ne pouvait se le représenter arrêté, abandonné, mais il cachait ce sourd désespoir.

Comme le disaient les ingénieurs de la FIB, s'étant rendus sur place, c'était un grand agronome, un grand gestionnaire de la recherche, un grand serviteur de la Nation, un des hommes capables de prendre des initiatives et leur cortège de lourdes responsabilités, un de ces Belges respirant la volonté, l'imagination créatrice, la grandeur.

26 novembre 1980.

P. Staner (†).

[A.L.]

Sources: CARTIER, R. 1964. Ici les Blancs ont mis fin à la barbarie, *Paris Match*, n° 246, pp. 41-45. — CORNET, R.-J. 1965. Les Phares verts, Ed. L. Cuypers, Bruxelles, 235 pp. — MARVEL, T. 1949. The new Congo, MacDonald, London, 350 pp.